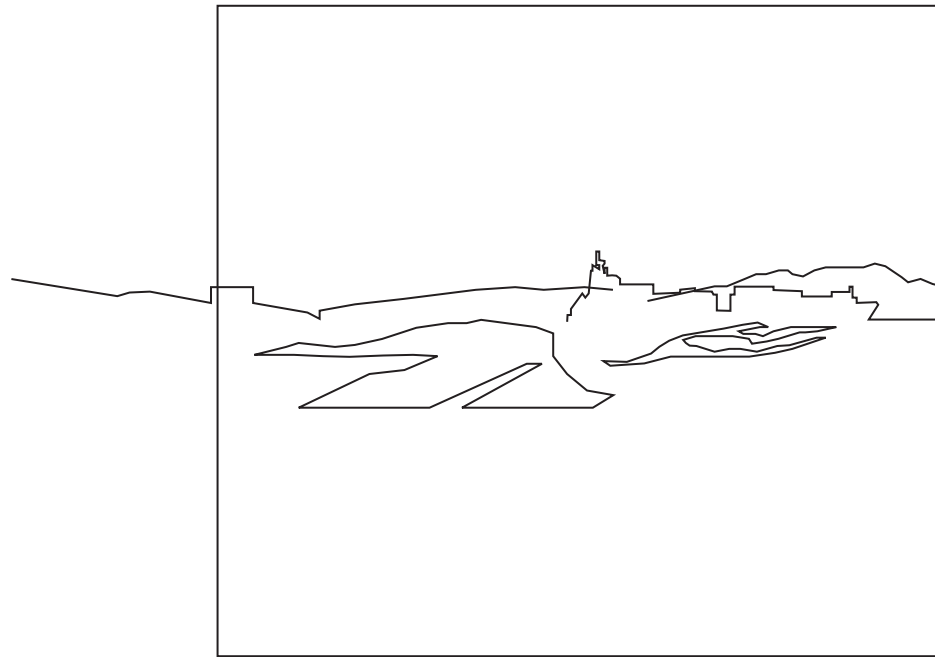




Après une semaine suspendue au centre d'une silencieuse solitude, à en perdre le sens,
de pensée horizon, j'en ai des frissons.

L'horizon n'est plus ce vide plein de sens, il y a toujours un cargo au loin.

Que l'humain et son béton soient partout passer, ça me fait flipper.

Frontières amétiques. Barbelés chroniques.

Je suis là, à la frontière de l'imaginable, attendant un vol lowcost à 50€.
D'autres, aux frontières de l'imaginable, traversent, pour 10 000€,
déserts en canions surchargés par moyen d'uriner, mers en pneumatique
parique, sommets enneigés en baskets taillées. Et en mégapole occidentale,
une vie de docteurs. Il a bon dos le progrès.

Je ne me sens pas bien en ce monde.

Horizon obstrué par ma propre illusion.

Mer,
tes nuances de bleu en scintillement incandescent
éblouissent les corps au creux de tes hanches.

Horizon obstrué par cette réalité.

Ne plus pouvoir regarder la mer en face.
Les yeux simplement éblouis par la beauté.
Beauté désincarnée.

Ne plus savoir : le poisson sur l'étal, de quelle chaire s'est-il nourri au fond de
l'eau, là où les poumons deviennent bleus ?

Beauté envolée en larmes de souffle de vie.

A la merci d'une humanité qui se perd.

Je ne perds ici. Qu'est-ce que je fais là ?

La question à ne pas se poser.

Je ne perds aussi dans le bleu de tes yeux, marrons.

Aux portes de l'horizon des possibles, entre tes cils,
je déplace la ligne de mes épanchements.

Fantasmes de sensations éparpillées.

Je m'éparpille.

Rêve de me perdre à nouveau en horizon.

Me mêler à sa ligne infinie,

impalpable,

imprenable,

insaisissable,

indéfinissable.

Horizon mirage.

Le plaisir de l'échappée.

Belle.

Anais Enon